

La berline sombre est arrêtée, portière conducteur ouverte, moteur au ralenti, phares allumés. La grande grille rouillée grince sous la poussée de l'homme qui remonte dans la voiture. Les phares balaient les arcades surhaussées de rez de chaussée et les grilles non entretenues.

Quelques mètres plus loin, la berline stoppe. Le silence revient.

L'homme s'engage dans un couloir sombre et ouvre une porte latérale donnant dans le grand hall.

Avec sa lampe torche, il balaie l'endroit qu'il connaît si bien qu'une toile d'araignée supplémentaire lui sauterait aussitôt aux yeux. Il remarque que le piano à queue du grand salon brille comme si la poussière ambiante l'avait épargnée, une vue de l'esprit pense t-il.

Giovanni Orengo est le directeur du Grand Hôtel Cirta, anciennement Continental, enfin ... était... le directeur.

Façades à l'architecture maure avec moucharabiehs, arcs surhaussés et fresques, ce très bel hôtel fut construit au tout début du XXème siècle. Il a eu ses heures de gloire. Fermé depuis ces tristes jours de l'indépendance du pays, il ne correspondait plus aux directives des nouveaux dirigeants du pays. Le tourisme et surtout le tourisme de luxe n'était plus dans l'air du temps. Le bâtiment et son mobilier de valeur subissait les outrages du temps, cependant...

Giovanni avait tout réglé. Il avait emprunté, vendu ses biens, toutes les dettes avaient été épongées, si bien que le naufrage prévisible s'était passé en douceur. Le bâtiment n'avait pas été démolи comme son confrère le Casino pillé et rasé. Les commissaires politiques, ces oiseaux de mauvais augure, s'étaient éloignés et Giovanni vivait à présent avec ses souvenirs.

Un souffle d'air traverse le grand hall au sol ouvragé et aux colonnes de marbre qui précèdent la réception.

La Comtesse Canavesi veuve d'un grand propriétaire foncier de la région fend l'espace avec sa suite, et se dirige vers la réception d'un pas assuré malgré ses soixante-quinze ans. La porte-tambour de l'entrée continue de tourner après le passage des dernières valises. Le directeur attend le premier choc. La comtesse, autoritaire se rappelle à lui :

*-Comtesse Canavesi ! (comme s'il ne l'avait pas reconnue) J'espère que vous m'avez réservé la suite du dernier étage comme je l'ai demandé !*

*-Mais oui Comtesse, tout est prévu ! Giovanni avait même pensé aux bouquets de roses rouges que la Comtesse adorait...et qui l'attendaient, bien en évidence...*

Giovanni oriente sa lampe torche, une chauve-souris le frôle et s'engage dans l'escalier d'apparat vers le premier étage. Il essaye de la localiser, mais le faisceau de la lampe se contente de balayer le garde-corps en fonte ouvragée avec sa main courante en acajou au vernis écaillé. Les volées en marbre se dévoilent dévêtuës de la moquette rouge centrale qui en faisait tout le charme. Seuls subsistent l'empreinte de ce qui fût et quelques tubes laiton au pied des contre-marches. Encore un luxe du passé effacé.

Giovanni soupire, il ne s'y fera jamais.

Aah... ces souvenirs qui l'assaille en permanence ! C'est tout ce qu'il lui reste.

Constantine, chargé d'exotisme était un point de passage touristique recherché. Un dépaysement à l'ancienne en quelque sorte. Cette destination attirait la clientèle fortunée de toute l'Europe. Le Grand Hôtel Cirta avec ses grandes chambres et salons contigus, baignoires et lavabos à eau chaude, bibliothèques particulières pour les maîtres, logements à part pour le personnel de cette richissime clientèle tournait à plein régime. Ainsi s'écoulaient les beaux jours.

Giovanni Orengo n'avait jamais pensé à faire de la publicité. Le bouche à oreille fonctionnait très bien. Le Grand Hôtel Cirta c'était l'endroit où il fallait être lorsqu'on visitait le nid d'aigle de Constantine avant de prendre la route du sud vers le désert et son dépaysement. Jupiter était à son zénith, pourquoi craindre la chute ? Puis la guerre d'indépendance est arrivée. La clientèle ne vint plus. Il abrita provisoirement les cadres des nouveaux maîtres engagés dans la reconquête de leur pays. Puis... les portes claquèrent au vent, quelques vitres s'effondrèrent dans l'indifférence générale.

En Europe le tourisme exotique existait toujours mais les goûts avaient évolués. On demandait des chambres avec salles de bains intégrées. On ne se déplaçait plus avec son personnel. On exigeait de l'hôtel des services qu'il ne proposait pas. La mode des grands jardins extérieurs avec fleurs et labyrinthe était dépassée. Maintenant on voulait des endroits où bronzer. Un service de restauration extérieur. Des grands bassins à eau chaude extérieurs mais aussi intérieurs pour les jours maussades où se prélasser. Des bains bouillonnants et des endroits de relaxation.

Le grand piano à queue et la harpe du grand salon ne suffisaient plus, des orchestres philharmoniques entiers régalaient les salons privés. La clientèle du grand Hôtel avait choisi. Le médina de Marrakech au Maroc et l'hôtel des chutes d'Assouan en Égypte. Il fallait tout casser et tout refaire. Les banquiers, toujours frileux (et on les comprends), n'avaient pas cru au projet de Giovanni. Cette

affaire s'était éteinte d'elle-même. Trente ans que l'hôtel avait fermé ses portes...Mais Giovanni surveillait son bébé.

La roue semblait tourner ! Les dirigeants du pays voyaient dans le tourisme, inexistant pour l'instant, une source de revenus pour l'état et une reconnaissance pour le pays. Le bâti était là. Ils avaient convoqué ce doux rêveur de Giovanni et lui avait parlé de leurs nouvelles orientations éventuelles...

Giovanni grimpe à l'étage. Le faisceau de la lampe torche balaie le couloir. Il éteint brusquement sa lampe, un rai de lumière apparaît sous une porte.

« La chambre avec vue sur le pont Sidi Rached, louée toujours en premier » pense t-il !

« Mes souvenirs m'envahissent beaucoup trop, il faudra espacer mes visites ici. Je vais finir par perdre la tête ». Mais le rai de lumière est bien réel.

Giovanni n'en croit pas ses yeux. Il s'approche, ouvre lentement le vantail ...

Un fourgon noir, caractéristique, circule à gauche sur King street. Il s'arrête face au numéro 8. Une petite entrée surmontée d'un porche ouvrage inséré dans la façade Victorienne du bâtiment. Au dessus, une enseigne prestigieuse : Christie's London.

Une petite caisse est déchargée avec précautions. Dans le hall, l'escalier monumental d'accès aux salles est évité. Des huissiers dirigent la petite équipe vers le bureau des experts situé à l'arrière du Rez de chaussée.

John Allright, expert international de l'agence « Allright and Son Institute » analyse l'instrument qui est entre ses mains.

L'état général, la couleur orangé si caractéristique, la longueur du dos, les ouïes, la volute de queue, la qualité du vernis, la caisse de résonance qu'il éclaire dans l'espoir d'y découvrir un signe.

Il y tant de copies, tant d'escrocs. Il doit prendre son temps, trouver la preuve imparable.

Peut-être ce « S » visible là sous le faisceau de sa lampe. Tout semble y porter... Il teste la sonorité. Un son parfait, mélodieux, aérien, reconnaissable entre tous. Il recommence encore et encore.

Oui ! Pas de doutes ! Reste à estimer cette œuvre d'art ! Pas facile ! Mais la fourchette est très haute, entre quatre et six millions d'euros ! Il interrogera un commissaire-priseur qui trouvera certainement un acheteur ...

L'homme est assis sur un lit parfaitement fait. Chevelure blanche, abondante, la veste présente un dos légèrement voûté. La pièce est éclairée par une lampe à pétrole. Près de lui un petit réchaud à gaz prépare un repas.

-*Mais qui êtes-vous donc !* Demande Giovanni.

L'homme se retourne lentement, pas surpris, comme s'il attendait cette visite depuis longtemps.

-*J'étais sûr que vous passeriez un jour ou l'autre, je vous attendais !*

Giovanni reconnaît son interlocuteur,

-*Gian-Carlo ? Gian-Carlo Periscoli ? Mais que faites-vous ici ? L'hôtel est fermé depuis longtemps !*

-*Je sais, je sais ! J'y viens de temps en temps.*

*J'ai tellement de bons souvenirs liés à votre hôtel que j'y passe une partie de ma retraite.*

-*Mais pourquoi ne continuez-vous pas à nous faire rêver, à diriger ces mélodies qui nous emportaient, à provoquer nos émotions ?*

-*Parce que je suis à la retraite justement et que les émotions c'est toujours exagéré !*

-*pas du tout, les émotions c'est ce qui nous fait oublier tout le reste, ne trouvez-vous pas ?* Gian-Carlo acquiesce de la tête... Le silence revient

Gian-Carlo Periscoli avait été l'un des chefs d'orchestre les plus ovationnés de la prestigieuse Scala de Milan. Il s'était produit à plusieurs occasions au Théâtre de Constantine, Un clientèle d'amateurs l'attendait chaleureusement. Chaque fois que ses obligations le lui permettait, il prolongeait ses séjours au Grand Hôtel Cirta, deux mois l'hiver, un mois à la fin de l'été. Ses souvenirs affluent :

-*Vous rappelez-vous de la Comtesse Canavesi ? Quelle femme ! Dire que je n'ai jamais osé lui déclarer ma flamme !* Giovanni réagit aussitôt :

-*La Comtesse Canavesi ? Figurez-vous que pas plus tard que ...* Giovanni s'arrête brusquement. Décidément je commence à perdre la tête moi ! Puis il enchaîne,

-*Comment un virtuose comme vous peut-il vivre ici dans cet hôtel abandonné ?*

-*Oh vous savez, je vais tout vous dire. Je possède un appartement à Milan. Ma retraite est bien maigre, mais je sais me contenter de peu. ...* Un silence s'installe puis,

-*Je me rappelle tant de bons moments passés ici que j'ai pris cette décision : j'y viens de temps en temps. Vous savez, je ne dérange rien, j'enlève même la poussière...* Un flash traverse l'esprit de Giovanni : Ah ! L'état du piano dans le grand salon c'était donc lui.

Gian-Carlo poursuit : je regrette simplement l'animation d'autrefois puis...

-*Puis-je me permettre une question ?* Face au silence de Giovanni il se lance :

-*Comment les têtes pensantes de ce pays n'ont-elles pas compris l'attrait de cet hôtel ?*

Giovanni lui raconte ses malheurs, son manque d'anticipation, la clientèle qui a fuit vers d'autres destinations tout aussi exotiques.

*-Mais elle existe toujours cette clientèle, les goûts ont changés simplement. J'ai mes idées. Je sais ce qu'il faudrait réaliser pour la voir revenir, mais quel investissement ! Je n'en ai plus les moyens !*

Gian-Carlo écoute. Une idée folle lui vint en tête :

*-Vous savez, je pourrais peut-être vous aider !*

*-Vous ?*

*-Oui ! Dans la famille on est musiciens de père en fils. J'ai hérité de mon grand-père un objet de grande valeur... J'ai tout eu dans ma vie sauf ... Il marque un silence avant de reprendre ... que je n'ai pas de descendance... Un nouveau silence, puis : Si je décidais de m'en séparer, ça réglerait peut-être tous les problèmes ! Vous, vous aurez votre hôtel et moi je passerais une retraite dans l'endroit que j'aime le plus au monde !*

*-Ah bon ! Vous feriez cela ? Mais de quel objet parlez-vous ?*

*-Un Stradivarius...Mon cher Giovanni... Un Stradivarius..*

Gérald IOTTI